

BIENNALE DE VENISE

DORMIR, RÊVER PEUT-ÊTRE,
TISSER SÛREMENT...





Sheila Hicks.
Escalade Beyond Chromatic Lands,
2016-17, techniques mixtes,
fibres naturelles et synthétiques,
tissus, ardoises, bambous,
parasol, 6 x 16 x 4 m.
Courtesy de l'artiste
et La Biennale di Venezia.

Alors que le festival de Cannes décerne sa Palme d'or à un film satirique qui tourne en dérision l'art contemporain, Christine Macel chante haut et fort la puissance de l'art et la probité des artistes à la Biennale de Venise avec *Viva Arte Viva*. Tour à tour éloge de la paresse, ode à la joie mystique et toile d'araignée féministe, la 57^e exposition internationale marque un profond désir de réenchantement du monde.

■ PAR EMMANUEL DAYDÉ

« Que faire ? » se demandait Lénine en 1902 dans ses *Questions brûlantes de notre mouvement* – qui préféreraient envisager la révolution de la classe ouvrière plutôt que la réduction du temps de travail. Mais les temps ont changé. « Faire ou ne rien faire ? » : telle semble être la question reformulée à Venise en 2017. Et pas seulement au Pavillon international des Artistes et des Livres imaginé par la dionysiaque Christine Macel, commissaire générale de cette 57^e Biennale de Venise, qui ouvre l'exposition internationale aux Giardini à la manière d'un manifeste du parti d'en vivre. Les photos du performeur de la paresse croate Mladen Stilinic (disparu en 2016) – qui, devant l'impossibilité de travailler à l'Est, préférerait dormir dans son lit afin, disait-il, d'affirmer « son droit d'exister simplement en tant qu'être » et de faire émerger un peu d'art « de l'erreur et de la stupidité » – accueillent le visiteur en même temps que celles de l'Autrichien Franz West, qui aimait tant à jouer les Madame Récamier sur canapé. Dans le même genre léthargique, Yelena Vorobyeva et son mari, le Kazakh Victor Vorobyev, reconstituent une pauvre chambre à coucher – d'où dépasse la chevelure d'une personne endormie – afin de pouvoir entrouvrir les yeux sur le chef-d'œuvre à venir. Le pavillon international permet aussi à l'Américaine Dawn Kasper de se livrer à des improvisations musicales au milieu du public en habitant un studio nomade hirsute au cœur de la Biennale pendant six mois – comme elle l'avait fait précédemment au Whitney Museum (s'attirant cette remarque : « Mais quand donc allez-vous aux toilettes ? ») –, tout en rendant hommage à Raymond Hains,



Viva Arte Viva.
57^e Biennale internationale d'art de Venise
 Commissariat général : Christine Macel
 Du 13 mai au 26 novembre 2017

dont l'art partisan d'en faire le minimum occupe une salle entière au sommet du bâtiment. La paresse n'est cependant pas mère de tous les vices, et son absurdité même pousse parfois à franchir l'impossible : dans sa vertigineuse vidéo *Tightrope* (2015), la jeune Russe Taus Makhacheva filme ainsi un funambule du Daghestan qui transporte comme dans un rêve, entre deux hauts sommets du Caucase du Nord, des reproductions de toiles du patrimoine pictural de son pays, afin de les conserver dans d'illusoires réserves en plein ciel. Si cette petite république russe fédérée veut garantir son droit à l'existence, que doit-elle garder et que doit-elle laisser de l'autre côté de l'abîme ?

Green Lantern

On pourra juste regretter la présence envahissante, dans ce même dortoir des grands, du projet *Green Light* de l'arrogant Olafur Eliasson, qui se targue d'apporter une solution au problème des migrants en invitant quelques Africains réfugiés en Vénétie à venir construire ses lumières économiques au sein des Giardini... La générosité, heureusement, prend d'autres voies que celle de cet égotiste satisfait. Représentant presque à lui seul le monde arabe – avec toutefois le peintre syrien Marwan (décédé en 2016), aussi important pour l'Orient que Bacon pour l'Occident, et qui a droit à une éblouissante mini-rétrospective –, Hassan Sharif, doyen lui aussi récemment disparu de l'art contemporain aux Émirats, semble livrer son testament avec son labyrinthe *Hassan Sharif Studio*. Alignant des rayonnages entiers de produits fabriqués en série, tous composés de papier mâché ou de journaux trempés dans de la colle, il lie ce supermarché personnel avec de la corde ou du fil de cuivre – dérisoires reliques qui renvoient aux marchés excédentaires de Dubaï. Cet emmaillotage du réel se retrouve à la fin de la longue exposition de l'Arsenal – qui

Mladen Stilinic. *Artist at Work*.
 1978, tirage argentique, 40 x 50 cm.
 Courtesy de l'artiste et La Biennale di Venezia.



Taus Makha Cheva. *Tightrope*. 2015, vidéo, 58'10". Courtesy de l'artiste et La Biennale di Venezia.

poursuit ce premier portique des artistes par un chemin initiatique de folies façon XVIII^e siècle – dans les « objets secrets » recouverts entièrement de fils de laine et qui finissent par disparaître sous d'inquiétants cocons colorés de Judith Scott, artiste trisomique, sourde et muette. Réenchanter le monde peut rendre fou comme délivrer de la folie, ainsi que le prouvent les dessins embrouillés – tel un « feuilletage de mots incompréhensibles » – d'un autre artiste brut, Dan Miller, autiste sujet à des crises d'épilepsie et qui a travaillé quelque temps auprès de Scott (avec, dit-on, un casque sur la tête fin d'éviter de se blesser).

Comment faire pour ne rien faire ?

En choisissant de célébrer l'antique notion d'*otium* (l'oisiveté et la vie intérieure) plutôt que celle de *negotium* (l'action et les affaires), Christine Macel a donné le ton

d'une Biennale résolument tournée vers les plaisirs et les jours. Au son du cri de ralliement *Viva Arte Viva*, la Française oppose à la crudité des faits la vérité des faiseurs de miracles – c'est-à-dire des artistes qui, s'ils ne peuvent changer le monde, permettent de le réinventer et de projeter d'autres possibles. « L'artiste doit être remis au premier plan, insiste-t-elle. Et l'art doit être considéré en dehors des contingences de la production, comme une des alternatives sans équivoque contre l'individualisme et l'indifférence. » Prenant le contrepied de la 56^e Biennale d'Okwui Enwezor d'il y a deux ans, sombre, funèbre, marxiste et ultrapolitisée, cette 57^e Biennale célèbre, selon son président Paolo Baratta, un nouvel humanisme teinté d'un certain « optimisme de la volonté » : « Conscients du fait que nous vivons aujourd'hui dans une période d'inquiétude, rappelle Baratta, la Biennale a choisi Christine Macel comme commissaire générale précisément pour souligner le rôle important que jouent les artistes dans l'invention de nouveaux



Marwan. *Le Voile 3*. 1973, huile sur toile, 130 x 195 cm.

univers et leur généreuse contribution en termes de vitalité au monde dans lequel nous vivons. » Bien que la reine Christine ait réussi ce tour de force de proposer, au sein de sa sélection de 120 artistes, 103 personnalités du monde de l'art qui n'avaient jamais été conviées à Venise – alors que toutes l'auraient effectivement mérité depuis longtemps –, les affaires restent les affaires. « Le marché de l'art a le mérite d'avoir rendu le sujet de l'art contemporain plus populaire, remarque-t-elle, mais il présente le désavantage de faire croire que l'art est un objet de luxe. » Il serait tout à fait injuste et faux de reprocher à Christine Macel, tout à sa joie hédoniste de vivre ici et maintenant, de se boucher les yeux et les oreilles au bruit et à la fureur du monde en surconsommant et en escadant le nouveau pour le nouveau – comme le reprochent les contempteurs de l'ère du vide Lipovetski et Serroy avec leur notion de *capitalisme artiste*. Les huit « pavillons » des Joies et des Peurs, du Commun, de la Terre, des Traditions, des Chamanes, de Dionysos, des Couleurs ou encore du

Temps et de l'Infini qui constituent son parcours initiatique à l'Arsenal (et qui évoquent plus les chapitres d'un livre des merveilles à la Marco Polo que de véritables « pavillons ») n'évitent aucune question de société, qu'elle soit écologiste, féministe ou altermondialiste. Après avoir tenté de communiquer avec la Corée en montant sur un toit et en arborant un poisson argenté au-dessus de sa tête, le Japonais Shimabuku fait appel, dans sa vidéo *Do snow monkeys remember snow mountains?*, aux gènes de la mémoire en confrontant des macaques japonais, appelés « singes des neiges », et implantés depuis plusieurs générations au Texas, à un tas de neige fraîche en plein désert. De fraîches estampes comme colorées de neige du fragile Kananginak Pootoogook montrent pour la première fois la vie chez les Inuits à la manière d'une bande dessinée minimaliste, tandis que la Française d'origine vietnamienne Thu Van Tran transforme la récolte du caoutchouc en un véritable esprit de révolte. Tandis que la Tunisienne Lina Lazaar installe au sein de la Biennale des kiosques où des douaniers

fournissent un document de voyage universel et gratuit – on dirait un visa –, Kader Attia rêve sur la chanson arabe en recréant un délicat salon de musique, où les voix d'Asmahan et d'Oum Kalsoum font vibrer des grains de couscous comme autant de constellations étoilées. Égalitaire et nostalgique, cette exposition est par ailleurs une biennale de découvertes à rebours, qui pratique une cure de jouvence en allant rechercher des gloires oubliées – ou décadées – des années 60 et 70, en remettant au goût du jour les utopies communautaires, hippies ou sexuelles d'Anna Halprin (97 ans), d'Heidi Bucher (disparue en 1993) ou d'Huguette Caland (88 ans). On restera un peu plus circonspect devant le positivisme néo-baba des repas ésotériques, en noir et blanc ou en couleurs, de Dorothee Selz, de l'élevage des poules de Bonnie Ora Sherk, des percussions sur l'eau de Marcos Avila Forero, ou des évolutions fumigénées sous une tente de cordes d'une nation indienne d'Amazonie que met en scène au premier degré le Brésilien Ernesto Neto.

Du fil à retordre

En poussant inlassablement la poussière pour la disposer sur un grand rectangle de lumière, la Belge Edith Dekyndt renvoie certes à l'infini du temps mais aussi au travail de la ménagère. On finit donc par s'interroger sur cet étrange féminisme qui ne serait pas loin d'assigner l'art des femmes à celui de la couture. Des poèmes suspendus sur des draps à sécher de l'artiste et poétesse italienne Maria Lai (morte en 2013) jusqu'à l'avalanche de grosses boules de laine de Sheila Hicks (83 ans) en passant par les robes collées de Heidi Bucher, tant de pelotes et de fils font frôler l'indigestion. Sans oublier les artistes masculins qui surenchérissent sur cette toile de veuves noires. Le Taïwanais Lee Mingwei suggère une rencontre avec la beauté chaque fois qu'il ravaude les vêtements qu'on lui donne en entremêlant les fils de 400 bobines. « Ce qui me distingue d'un couturier, se défend-t-il, c'est que j'utilise du fil d'une couleur différente de celle du tissu à recoudre et souvent contrastant fortement avec celle-ci. » Le Philippin David Medalla attire le public comme des mouches avec son *Stitch in Time*, un drap sur lequel les visiteurs sont invités à coudre ce que bon leur semble. Il n'est pas jusqu'aux prix qui ne distinguent encore une fois l'art de la broderie. Décerné



Huguette Caland. *Tête-à-tête*. 1971, fil et tissu, 185,5 x 48 x 30,5 cm.
Courtesy de l'artiste, La Biennale di Venezia et galerie Lombard Freid, New York.

au vétéran allemand Franz Erhard Walther, né en 1939, le Lion d'or du meilleur artiste de *Viva Arte Viva* s'en est ainsi allé récompenser d'austères sculptures minimalistes colorées en tissu. Et la mention spéciale du jury pour cette même exposition revenait au Kosovar Petrit Halilaj pour d'autres tissus multicolores pendant du plafond pour reconstituer un arc-en-ciel enfantin. Tisser du lien, c'est bien, mais coudre autant de fils, cela donne singulièrement envie à Bacchus d'abandonner Ariane. N'oublions pas, comme Bacchus, qu'elle a aussi enchanté. ■